

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE IV

(Suite)

Valsé ! oui, elle avait valsé, la pauvre Suzel ; valsé avec une belle branche d'oranger mélangée à son neud d'Alsace, et de petits souliers à cothurne dessinant son pied cambré.

Que ce temps, si proche encore, lui paraissait loin !

En y songeant, la pauvre femme sentit un sanglot lui déchirer la gorge, et elle cachait son visage sur le châlir qui enveloppait l'enfant.

Où, elle avait dansé ; et, maintenant, ses pieds alourdis se traînaient à peine sur le carreau de la chambre. Oui, elle avait été jolie, bien jolie même ; mais que restait-il de sa beauté ? Oui, ses yeux avaient brillé joyeusement avec un éclat d'avril en fleur ; et maintenant il en coulait des larmes, et des larmes bien amères.

Dès le lendemain de son mariage, Hans quittait le Rûsenthal. Paris l'attirait. Il voulait travailler en fabrique et gagner beaucoup pour que Suzel n'eût rien à désirer.

Le jeune ménage s'établissait gaiement sous les toitures. Le nid était élevé de cinq étages ; mais plus l'allouette est près du ciel, mieux elle file sa roulade.

Durant quelques mois on fut donc bien heureux.

Suzel garnissait avec amour le berceau d'osier, et faisait de rians projets. Le père en formait de plus beaux encore.

Et puis... et puis... Un soir, Hans, fut rapporté sanglant et râlant ; un bras broyé dans un engrenage. Une fièvre ardente le dévorait. Le médecin parla de l'hôpital.

— Non, non, balbutia l'agonisant, en crispant son unique main sur la main de sa femme, ne pas te quitter. Voir notre enfant dans son berceau !

— Non, non, répondit-elle, tu n'iras pas là-bas, tu verras notre enfant, notre cher trésor.

Dès lors Suzel porta sur ses épaules courbées et douloureuses, tout le poids du ménage. Ce fut dans ces pénibles conditions que Germaine vint au monde. Sa mère la salua d'un sourire. Mais comment vivre ?

L'Alsacienne apprit alors la triste science de la pauvreté. Elle apprit comment on se passe de feu en hiver, comment on renonce à l'achat d'une fleur, parce que ce bouquet, qui embaumerait la chambre et rappellerait le pays natal, coûte cinq centimes. Elle renonça au petit oiseau qui chantait à sa fenêtre... Il becquetait chaque jour deux épis de millet ! la dépense était trop forte. Elle vendit ses meubles, elle vendit sa croix d'or. Elle se réjouit presque de souffrir, parce que l'inquiétude lui enlevait la faim, et que le pain pris à crédit durait plus longtemps. En un mot, elle dit adieu à toutes ses joies, la pauvre femme, se consolant de toutes ses peines en mettant un long baiser sur le visage de son enfant.

Minuit sonnait à l'église voisine, Hans s'était assoupi, Germaine cessait de pleurer. Suzel chantait doucement. Peu à peu sa voix devint un murmure. Elle replaça le cher ange dans le berceau, l'enveloppa d'un lambeau de couverture ; puis elle vint continuer sa veillée sous la lampe fumeuse. Le sommeil lui brûlait les yeux ; sa tête endolorie était lourde, bien lourde. Hélas ! il fallait

achever le travail, afin de pouvoir acheter un morceau de pain.

Et tandis que, fiévreusement, Suzel tirait l'aiguille, on souffrait aussi, on souffrait plus encore dans une riche demeure du faubourg Saint-Germain.

Le malheur est impitoyable, insatiable. Rien ne l'arrête : ni les valets de pieds qui se tiennent à la porte, ni la richesse ni les titres. Nul ne pourrait nier l'égalité des larmes.

Dans la rue de Varennes, un petit cerueil, couvert de roses blanches, prenait le chemin du cimetière.

Qu'était-il venu faire en ce monde, ce pauvre être qui s'en allait aussitôt, à l'aube de sa vie ?

Ce qu'il était venu faire ?

Souffrir quelques heures ; puis sans avoir rien vu, rien compris, sans avoir même montré son sourire, il était remonté vers les anges ses frères, laissant vide un riche berceau, et déchirant, en prenant son vol, un pauvre cœur de mère.

Cette mère, c'était Mme de Guérande.

Qu'elle avait désiré le venue de sa fille ! Elle l'avait demandée à Dieu durant de longues années ; elle l'avait demandée avec des larmes, avec des prières.

L'amour maternel la consolait de ses chagrins ; et lorsque M. de Guérande passerait au cercle une partie des nuits, la mère ne serait plus seule : n'aurait-elle pas le berceau ?

On la fit élégante, cette berceuse aux barreaux d'or. L'hôte attendu vint en novembre, y souffrit deux jours ; puis avec un soupir insaisissable, s'affranchit des misères d'ici-bas.

Mme de Guérande regardait l'œil morne, la toute jeune morte. Elle ne pleurait pas ; mais ses mains jointes et serrées, son effrayante pâleur, le mouvement fébrile de ses lèvres, disaient assez que la mort, en venant lui prendre sa fille, lui arrachait, du même coup, tout son bonheur.

Et, soudain, elle se leva toute droite, jeta un cri horrible ; ses bras battirent l'air et, inanimée, elle retomba sur l'oreiller.

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle avait tout oublié. Sa raison venait de sombrer dans sa cruelle douleur. Elle promenait son regard autour d'elle, comme si elle se fût réveillée dans un pays inconnu. Un brouillard voilait son cerveau. Tout lui apparaissait confus, indécis. Sa chambre flottait autour d'elle, ainsi que les glaces de Venise, que les meubles d'ébène, que les grands lits aux tentures Louis XV.

Non loin du lit, une femme au grave visage, qu'on reconnaissait, à sa cornette blanche, pour être une sœur de Charité, observait avec attention la pauvre folle. Sous son regard pur et bienveillant, Mme de Guérande se sentit rassurée. Ses lèvres ébauchèrent un sourire, et, d'une voix étonnamment douce :

— Que s'est-il donc passé ? interrogea-t-elle. Je souffre horriblement, là, dans les tempes. Suis-je au lit depuis longtemps, ma sœur ?

— Vous voilà mieux, fit la religieuse, en arrangeant d'une main exercee les couvertures ; car le lit était bouleversé. Ne parlez pas, vous êtes encore trop faible.

— Oui, bien faible ; mais cela va mieux.

Et son œil s'éclairant tout-à-coup :

— Ah ! je me souviens... J'ai une petite fille... La voilà... Viens, ma mignonne !

Les pauvres bras de la folle, tout chauds encore d'amour maternel, se tendaient et cherchaient dans l'espace l'enfant bien-aimée. Puis ils s'arrondirent et se balancèrent mollement : ils berçaient le néant.

Une larme tremblait aux paupières de la Sœur. Voulant cacher son émotion, elle s'ap-

procha de la fenêtre, regarda durant un instant, la rue blanche de neige ; alors elle revint, tenant en main un verre de cristal rempli d'un breuvage calmant.

Mme de Guérande berçait toujours, répétant avec un sourire nerveux et un regard étrangement égaré :

— C'est Germaine ; elle s'endort ; elle ferme ses beaux yeux...

Et elle se mit à chanter, sur un mode mineur, une vieille berceuse, dont la mélancolie arrachait des larmes.

— Oui, reprit-elle, le sommeil arrive... Germaine, Germaine, mon amour !... Je t'adore !...

Ses lèvres s'avancèrent brûlantes vers l'enfant du rêve ; mais au contact du vide, la pauvre folle se dressa sur son séant, poussa un cri de fauve auquel on vient d'arracher son petit, et retomba sur l'oreiller, en proie à une terrible crise nerveuse.

Durant près d'un mois, Mme de Guérande flotta entre la vie et la mort. On désespérait de la sauver. Chaque jour son mari restait de longs instants en conférence avec le docteur Lauthier, ce bon docteur, connu de tous par sa science et par ses cures merveilleuses.

Devant l'agonisante, M. de Guérande regrettait ses folies passées ; il reconnaissait la bonté de ce cœur trop souvent froissé ; l'élévation de ce caractère trop souvent méconnu. Trop tard, sans doute !

Une fièvre ardente faisait battre les artères de l'aliénée. Au-dessus des sourcils elle éprouvait une souffrance aiguë, comme si on eût enfoncé une lame d'acier dans son cerveau. Les mêmes idées, obsédantes, insupportables, revenaient dans son délire, faisant place à un pesant torpeur, qui l'acablait. Alors sa tête devenait si lourde, si brûlante, si douloureuse que, brisée, vaincue par le mal, la mourante n'avait plus la force de gémir. Elle demeurait immobile, les prunelles vitrées sous les paupières à demi levées.

Enfin la maladie entra dans une phase nouvelle. Peu à peu Mme de Guérande retrouvait le calme. Les crises s'éloignèrent, et l'on put prévoir l'instant où la raison guiderait de nouveau ce cerveau ébranlé. Mais alors qu'advient-il ?... Avec la pensée lucide, la pauvre mère comprendrait son malheur, et la raison chancelante ne sombrerait-elle par dans un nouveau naufrage, d'où rien ne pourrait la sauver ?

M. de Guérande exprimait ses craintes au savant médecin. Celui-ci hochait la tête et demeurait songeur.

— Vous avez raison de craindre, fit-il enfin d'une voix très calme et très ferme... Mais il y aurait peut-être un moyen de prévenir une mortelle rechute.

M. de Guérande fixa sur son interlocuteur ses yeux ardents.

— Et quel serait ce moyen ?

— Un nouveau-né sommeillant dans le berceau lorsque Mme de Guérande s'éveillera du mauvais rêve.

Le comte Maxime fit un soubresaut.

Une adoption, fit-il, d'un accent où l'on devinait une grande répugnance. Ah ! docteur, j'eusse aimé le jeune être dans les veines duquel mon sang eût coulé... mais une étrangère !... une petite assistée !... une de ces malheureuses créatures que des parents sans cœur ont abandonnée !... Non, jamais elle ne m'appellera son père, jamais... jamais.

Cependant, avant de s'éloigner, le docteur voulut tenter un dernier effort pour épargner à sa chère malade une nouvelle crise ; crise qu'il prévoyait inévitable, imminente, avec cette mystérieuse seconde vue que nous appelons le don du diagnostic.

Reprenant dans son thème :

— Eh bien, fit-il, puisqu'il vous répugne-